

systématiquement, pour la décennie 1981-1991, les principales publications dans le champ des sciences de l'éducation, se révèle un guide utile pour un voyage linguistique organisé.

A. BARTHÉLÉMY
Université de Chambéry

OZOUF J., OZOUF M. – *La République des instituteurs*. Paris. Gallimard. Le Seuil, 1992.

Le livre de J. et M. Ozouf, *La République des Instituteurs*, est le résultat d'une enquête effectuée en 1960 auprès des instituteurs survivants de la belle époque, soit 20 000 personnes alors âgées d'environ 70 à 100 ans : 4 000 réponses, dont la moitié retenue comme échantillon représentatif, formaient une « archive provoquée », recueil d'un imaginaire politique émaillé de références religieuses, culturelles, de réflexions sur des événements, d'impressions sur des hommes, mais aussi d'une masse de souvenirs personnels que les instituteurs avaient voulu ajouter à leur envoi. Ce débordement autobiographique fut, disent les auteurs, une surprise et, finalement, une chance. Une partie de ces textes avait d'ailleurs été présentée en 1967 dans un opuscule savoureux et bien connu, *Nous les maîtres d'école*. C'est sur la même base que J. et M. Ozouf explorent aujourd'hui l'univers mental des enseignants de l'école laïque d'avant la grande guerre.

N'attendons pas les commentaires et les compliments pour apprécier l'ampleur de ce travail. Après tant de livres où la nostalgie obligatoire retourne sans cesse aux images d'Épinal, il s'agit d'un ouvrage scientifique, où la rigueur de la démarche (« positiviste ») le dispute à un exceptionnel contrôle du style : ni trop ni trop peu ! Même le dernier chapitre, sous le signe d'un poétique « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? », se déprend de la mièvre compassion et renonce aux accents d'un Péguy lecteur du *Jean Costes* d'Antonin Lavergne (1), personnage dont la pauvreté létale avait sans doute ému les instituteurs visés ici. On n'appliquera donc pas à J. et M. Ozouf cette remarque de Claudel relative à Péguy, précisément (dans une lettre de 1916) : « taché d'encre jusqu'au bout du nez ».

Sur l'utilisation des fragments biographiques, ce livre lève d'abord une équivoque. L'enquête créait chez les sujets une disposition affective

(1) Charles Péguy, *Les Cahiers de la quinzaine*, 3^e cahier de la 4^e série, 4 novembre 1902, in Bibliothèque de la Pléiade, *Œuvres en prose, 1898-1908*.

d'autant plus forte qu'ils étaient séparés de l'époque mémorable par un bon demi-siècle – ce que l'un d'eux résume avec la belle dédicace du *Roman d'un enfant*, de Pierre Loti : « Il se fait tard dans nos vies... » (p. 19). Pouvaient-ils ne pas verser dans l'examen de conscience, voire dans le bilan final, peut-être désabusé mais certainement porteur d'une fierté inébranlable ? Certes. Mais nombre d'entre eux décrivent en réalité un itinéraire collectif. Chose remarquable, ils prennent la plume pour évoquer l'Instituteur, avec une majuscule, et en parlant de leur carrière ils pensent autant à celle de leurs collègues proches ou lointains : « nos vies », et non pas « ma vie » ! Si bien que leurs récits sont assortis de vérifications scrupuleuses et parfois de données quantitatives. Ici, l'individu ne s'oppose pas au groupe et les choix personnels ne sont pas aveugles aux régularités sociales. C'est pourquoi J. et M. Ozouf soulignent l'avantage plus que l'inconvénient de cette énonciation, qui, d'après eux, aura de toutes manières formulé les valeurs essentielles du corps enseignant.

Voici, par conséquent, une histoire des idées attentive aux acteurs sociaux et, du même coup, jamais phagocytée par la rationalité autoritaire des doctrines savantes et des discours officiels. Avec J. et M. Ozouf, nous ne descendons pas les larges avenues de « l'idée républicaine en France » telle que l'envisageait par exemple C. Nicolet – quel que soit l'intérêt de cette entreprise. Nous empruntons plutôt des chemins de traverse où les « idées » sont comprises et reprises par ceux qui s'en servent dans un monde vivant de pratiques, de comportements et de sensibilités.

La République selon ces instituteurs compose en l'occurrence une figure idéologique singulière, sur la base des utopies fondamentales de la gauche et du principe – originel, donc presque hors du temps – de la laïcité (nous sommes dans la décennie où le Bloc des gauches s'est annexé les maîtres d'école). S'ils approuvent l'organisation hiérarchique des rapports sociaux, c'est à condition qu'elle soit fondée sur un régime d'égalité – l'égalité sur les bancs de leurs classes ou « égalité des chances », ainsi qu'elle est nommée depuis lors dans le vocabulaire démocratique. S'ils admirent Jaurès, c'est au nom d'un socialisme qui ignore la lutte des classes et l'abolition de la propriété privée. Enfin, s'ils ont une sympathie fort libérale pour les droits individuels, la capacité d'initiative et la liberté – terme qui a leur préférence dans la devise nationale, c'est dans l'optique solidariste d'une communauté fraternelle où chaque membre n'obtient de place qu'en récompense de son travail. Telle est, d'après J. et M. Ozouf, la conception d'un régime républicain réglé sur un idéal d'école, et d'une école qui actualise les valeurs de la République (pp. 118-119) ; au total, un ordre ouvert, mais protégé des rigidités, moral en fin de compte, car la loi y juge avant tout de la conduite de tous. On le comprend, rien ne réjouit ces maîtres comme l'ancien élève qui avoue leur devoir sa bonne *situation* ; rien, sinon le fait que leurs propres

enfants soient enseignants – si possible agrégés !

Ces contenus d'idées révèlent, en outre, des modes d'affirmation subjectifs, des formes de conscience de soi qui sont autant de manières de s'identifier et de se définir collectivement (et dont l'analyse permet d'évaluer l'exactitude ou l'inexactitude des images convenues dont ils ont été affublés). C'est un des autres intérêts du livre que de parcourir ces variétés de représentations et de sentiments identitaires.

D'abord, les instituteurs font preuve d'une modération extrême dans leurs engagements partisans, allergiques qu'ils sont à tout ce qui ressemble à l'embrigadement. Dans leur existence, très peu de place pour le militantisme politique et syndical (ceci n'empêchant pas la force des convictions). Mais en même temps, ils manifestent un indéfectible attachement à leur corps : le « Nous » est décisif dans leur discours, notamment sur le registre des valeurs ultimes, le pacifisme par exemple. Compromis entre une volonté d'autonomie et un désir de cohésion. La célèbre analogie de Péguy avec les « hussards noirs » est fautive si elle suggère le dévouement aveugle d'une piétaille obéissante ; par contre, elle reste vraie si elle désigne un lien d'appartenance vécu comme naturel. (Il y aurait beaucoup à dire sur la formule de Péguy, qui s'applique strictement aux « maîtres d'école » de la période précédente, le début de la Troisième République et l'instauration de la laïcité ; et dans laquelle « noir » est aussi important que « hussard » : c'est une vision de la sérieuse beauté des jeunes normaliens de l'époque Jules Ferry, « Sveltes ; sévères ; sanglés ! » (2).

Ensuite, ils s'efforcent de garder une distance critique à l'égard de cette génération revancharde qui les a précédés, car ils glissent du radicalisme au socialisme, s'éveillent au syndicalisme, toutes choses qui aboutissent à opposer ancien et nouveau, jeunes et vieux, etc. Plus généralement, ils estiment devoir rompre avec le passé proche, et même, d'après J. et M. Ozouf, la tradition qui fait pour eux autorité est celle qui consiste à secouer l'autorité de la tradition (p. 169). Cependant ils ne se lassent pas de révéler leurs aînés et, remontant leur lignée biologique et sociale, ils racontent avec une tendresse discrète leurs maîtres et leurs pères – inspireurs de leur vision du monde ou créateurs de leur vocation. Dans l'échantillon, 15 % sont fils ou filles d'instituteurs, et un bon tiers est d'une famille qui a comporté au moins un enseignant.

Ces positions sur la ligne temporelle et dans la série des groupes intermédiaires révèlent une forme spécifique de conscience de soi qu'on peut dire *générationnelle* ; et qui a sans doute étayé l'insertion des maîtres dans leurs contextes immédiats, donc leur implication personnelle dans l'activité ordinaire des classes. On pourrait toutefois montrer qu'aucune

(2) Voir *L'argent*, in Bibliothèque de la Pléiade, *Œuvres en prose, 1909-1914*, p. 1116.

de ces caractéristiques ne leur appartient en propre, qu'elles ont eu cours sous des formes quasi identiques aux époques antérieures et que, de ce fait, elles sont la nervure principale de leur *histoire* en tant que corps. Le schéma d'opposition avec les prédécesseurs est déjà utilisé en 1832 par Matter dans le portrait de ce jeune maître, *moderne*, qui remplace un magister crasseux, bavard et brutal (3). Le désir d'autonomie sur fond de sociabilité corporative est ce qui les a incités depuis la monarchie de Juillet à s'emparer activement du statut de *fonctionnaire public*. Quant à la conviction républicaine, elle semble rejoindre, à travers quelques méandres faciles à suivre, la conception *méritocratique* issue du libéralisme post-révolutionnaire qui, dès la Restauration, a fortement contribué à promouvoir l'école primaire et l'instituteur communal (voir l'épisode de l'enseignement mutuel, qui donne lieu déjà à un échange de position entre la pédagogie et la politique).

Non seulement les instituteurs de la belle époque sont les héritiers d'une forme de conscience typique du dix-neuvième siècle, mais ils en sont très certainement les derniers représentants. En fait, cette génération pressentait la fin d'une époque plutôt que de nouvelles espérances. Si la mélancolie s'impose dès les premières pages du livre de J. et M. Ozouf, c'est qu'il rappelle un progressisme dont le siècle s'est acharné à démentir le premier postulat, celui d'une instruction capable d'engendrer le progrès des sociétés en facilitant l'émancipation des individus. Et il est possible que les auteurs n'aient été conduits au souvenir de cette tradition que parce que celle-ci n'attendait plus que leur livre pour dire sa belle mort, pour se clore et s'enfoncer définitivement dans le silence bienveillant des archives.

François JACQUET-FRANCILLON
IUFM de Versailles

(3) A.-J. Matter, *L'instituteur primaire*, Paris, 1832, p. 89.